

Les charmes de l'écriture et ses méfaits

Marie-Pascale Huglo, *Peaux*, Québec, L'instant même, 2002, 145 p., 16,95 \$.

Cyrille de Sainte Maréville, « A » *comme ailleurs*, Montréal, Point de fuite, 2002, 153 p., 24,95 \$.

Radmila Zivkovic, *De la poussière plein les yeux*, Laval, Trois, 2002, 117 p., 20 \$.

Michel Lord

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2003). Review of [Les charmes de l'écriture et ses méfaits / Marie-Pascale Huglo, *Peaux*, Québec, L'instant même, 2002, 145 p., 16,95 \$. / Cyrille de Sainte Maréville, « A » *comme ailleurs*, Montréal, Point de fuite, 2002, 153 p., 24,95 \$. / Radmila Zivkovic, *De la poussière plein les yeux*, Laval, Trois, 2002, 117 p., 20 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 35–36.

Les charmes de l'écriture et ses méfaits

Le nouvellier a tout intérêt à savoir affûter sa plume, sinon il se retrouve comme le cordonnier mal chaussé.

NOUVELLE | MICHEL LORD

SPÉCIALISTE DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE, Marie-Pascale Huglo ne manque certes pas de ressources lorsqu'il s'agit de donner forme à son imaginaire. Hantée par les figures de l'anecdote (elle a publié un ouvrage savant sur les *Métamorphoses de l'insignifiant. Essai sur l'anecdote dans la modernité*, Balzac/Le Griot, 1997), Huglo écrit des nouvelles qui traduisent de multiples façons cette préoccupation. Avec ce deuxième recueil — elle a publié un étonnant premier recueil de nouvelles en 1998, *Revers* (L'instant même) —, nous voyons de mieux en mieux se dessiner les contours de cette imagination débordante, contenue si je puis dire par une écriture extrêmement fine, et qui s'adonne avec une certaine retenue (après tout la nouvelle est le genre de la discrétion, ce qui n'exclut pas certains débordements) à l'exploitation d'une thématique liée à la sensualité, d'où le titre, *Peaux*, qui ne rejette en rien à la fois le plaisir et la cruauté, des personnages il va sans dire.

Généreuse, Huglo donne dans chacun de ses recueils des nouvelles à la douzaine, toutes bien développées (de dix à vingt pages). À mi-chemin entre la manière traditionnelle et la pratique du récit à la narration cassée, fragmentée, asyntagmatique, si typique de certains auteurs de L'instant même (Bertrand Bergeron, Gilles Pellerin, Claudine Potvin...), les nouvelles de Huglo demeurent de facture complexe. Chez elle, nous sommes loin de la forme simple. Dans bien des sens, la narration est extrêmement travaillée et rend compte de comportements et de perceptions propres à des narrateurs et à des personnages torturés par des problèmes reliés à diverses formes de sensibilité cutanée. Ils ont « une sensibilité... à fleur de *Peaux* », comme le souligne de manière audacieuse la quatrième de couverture.

Ce qui rend la lecture du recueil fascinant, outre l'écriture, c'est la perspective, le regard porté sur cette chose qu'est la peau examinée sous toutes ses coutures. Dans le texte de tête, « Comme un livre ouvert », cela passe par le truchement d'un livre relié en maroquin et qui sert de lieu d'échanges épistolaires entre un homme las de sa femme et amoureux de celle d'un autre. Malheureusement pour les amoureux clandestins, leur stratagème est découvert et ils s'apprentent à avoir une surprise de taille.

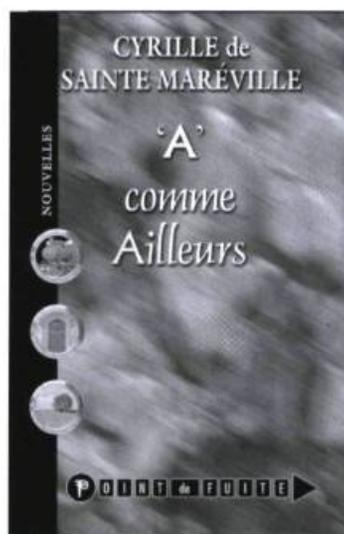
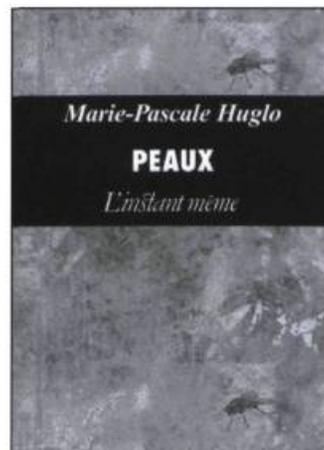
À ce récit au caractère vaguement psychologique, succèdent des nouvelles qui exploitent et entremêlent divers autres « sous-genres », comme le polar, le fantastique, l'étrange... Ainsi, dans « Peau de balle », une inspectrice parvient

à élucider une série de meurtres à l'aide d'un indice ténu : l'odeur de la sueur dans un mouchoir. La peau est toujours trop proche. « La greffe » quant à elle plonge dans une forme assez floue de fantastique et même de science-fiction, faite du point de vue d'un homme qui vend des greffes de peau artificielle apparentée au porc et est censée assurer la jeunesse éternelle (d'où l'intertexte du *Faust* de Goethe en épigraphe). L'histoire finit mal, comme tout bon fantastique qui se respecte, un fantastique qui, même s'il puise aux sources du romantisme, renouvelle à sa façon le genre.

Le texte bifurque même vers la nouvelle « médicale » dans « La dermatose Moltus », où sont parodiés et métissés allégrement les discours scientifique et amoureux. Il est question de maladie de peau, évidemment, dans cette nouvelle construite autour des fantasmes sexuels de deux médecins, chercheurs en compétition, et d'un cas, un garçon atteint d'une maladie cutanée. Le même sujet est traité plus légèrement dans la nouvelle de clôture, « L'amour sur le bout des doigts », dans laquelle une jeune fille est amoureuse d'un jeune homme qui, lui, a honte de ses boutons. Mon commentaire pourrait laisser suggérer que, par moments, le discours vole bas, fait dans le dégoûtant, mais par un mystérieux phénomène, ce n'est jamais le cas. Or ce mystère n'en est pas vraiment un : tout tient dans l'écriture, sobre, juste, aussi fine que forte, ciselée, et qui donne à l'ensemble des nouvelles de ce recueil son caractère absolument fascinant.

STYLE VIEILLOT

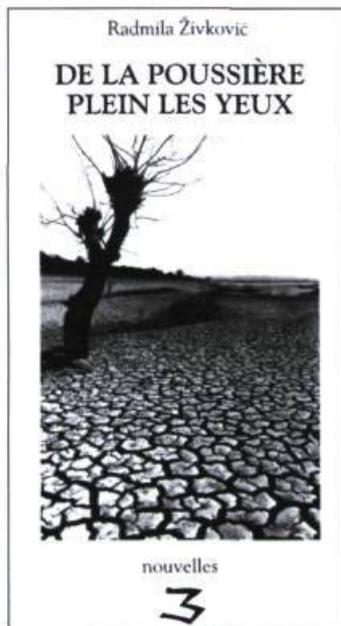
C'est précisément ce que l'on ne retrouve pas dans le premier recueil de nouvelles de Cyrille de Sainte Maréville, « A » *comme ailleurs*, dont la première phrase évoque la mélancolie d'un pas... Fantastiques, les nouvelles le sont toutes, mais de la manière la plus conventionnelle qui soit, allant du genre d'allure gothique au récit canonique tel que l'ont pratiqué certains romantiques au XIX^e siècle (on pense à Théophile Gautier, le style en moins). Les sept nouvelles exploitent habilement des thèmes chers à tous les fantastiqueurs traditionnels : matérialisation d'une créature imaginée dans des lettres (« Correspondance ») ; même phénomène de réification, mais à partir de ce qui se donne à lire dans un livre (« À livre ouvert... ») ; réapparition d'un fantôme amoureux dans un tramway (« Le tramway ») ; création fatale de son propre double à même le monde des désirs et du rêve (« L'autre »), etc.



Tout cela se lit avec un certain plaisir lié à la reconnaissance du genre (du moins pour l'amateur de fantastique), mais le bonheur serait plus complet si toutes les nouvelles n'étaient malencontreusement parsemées de descriptions d'un style vieillot comme celle-ci : « L'aurore pointait à l'est et, dans la lumière d'un jour qui s'annonçait aussi triste que l'ennui, des nuages s'étraient grassement au-dessus des toits. » (« Correspondance », p. 9) Puis ceci dans « À livre ouvert » : « Dans la lumière vaporeuse d'un soleil mourant, elle avait suivi le méandre des rues pavées [...] En passant près d'un pont, elle avait fini par s'en écarter, lassée de l'onde grise sur laquelle se couchait l'haleine d'un vent léger. » (p. 24) Dans « L'autre » : « La nuit tombait. L'est s'obscurcissait tandis que le soleil s'affaissait à tout jamais sur son passé. » (p. 66) Dans « Le vieux manoir » : « Il afficha un front brisé par de troublantes pensées » ; « La nuit lentement happait la lumière vacillante du jour mourant. » (p. 117) Dans « Monsieur Liberman Peter » : « Secoué de sanglots, Elmaar laissa vieillir le jour sans quitter la tombe d'Eline, les bras tendus de désespoir et d'indignation vers les cieux inondés de soleil. » (p. 90) *Idem*, un peu plus loin : « Soudain un rayon de soleil perça les nuages et vint se briser sur son front. » (p. 91)

Que dire de plus, sinon que l'on se trompe sans doute de siècle.

« ELLES COURENT VERS LE CLAVIER... »



D'origine yougoslave, Radmila Živković offre elle aussi son premier ouvrage. *De la poussière plein les yeux* commence de manière rebutante avec « Elles ». Ce pronom renvoie aux mains de la narratrice : « De temps en temps, (*sic*) (même trop souvent) (*resic*) elles courent vers le clavier, écrivent des phrases insensées, angoissées. Conscientes que cette course n'apportera pas de changements, oubliant ce qu'elles voulaient dire, quittent cette place, partent. » (p. 7-8). Sont-ce ces mains, « si jeunes et si fatiguées » (p. 8), conscientes de leurs limites qui rédigent les quinze autres nouvelles ? Il le semble, par le style ou l'absence de style, et le ton de chaque texte. Car cela continue, et dès la deuxième nouvelle, « [*de mo*] », la narratrice ouvre le récit par cette phrase : « Les mots me fatiguent, m'épuisent. »

(p. 9) Plus qu'à un récit d'ailleurs, nous avons affaire ici à une sorte d'essai exaspérant sur l'exaspération. La plupart des textes dépeignent des états de dépression avancée, ressassent le même sillon avec cette écriture truffée de perles : « J'ai vu mon corps trembler, j'ai entendu mes mots se taire. Les scènes d'une vie passée envahissent mon bureau. » (« Les vendredis », p. 33) Le discours donne aussi à plein dans des absurdités qui se veulent sans doute kafkaesques, comme dans « Devant la cabine », où le narrateur fait la queue devant une cabine sans comprendre ce qui se passe, puis finalement, sans raison dit qu'il comprend : quelqu'un a construit cette cabine pour rien et les gens y font la queue pour rien. On nage dans l'insignifiant. Sans doute est-ce fait dans un but parodique, mais ciel, faut-il publier tous ces brouillons où, comme dans « Une journée presque ordinaire », un homme s'acharne à « [c]omprendre que les yeux morts ne pouvaient pas voir la hâte avec laquelle il a abandonné sa tombe ? Ailleurs, la barbe d'un homme « est pleine de mauvaises intentions » (« La forêt », p. 72) et il y a « des camions qui s'arrêtaient en bruit, avec le crissement des freins, avec les traces de leur espoir » (*idem*, p. 73).

Tout cela est bien désespérant.

Le poème en revue



LES
MÉLANCOLIES

Bulletin d'abonnement



Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél. : _____ Téléc. : _____

Courriel : _____

C. P. 48774, OUTREMONT,
(QUÉBEC) H2V 4V1